

Couronne – toi de roses

Quelques mots pour s'en souvenir : cette parenthèse idyllique. Malgré l'IMPASSE qui se dessine en avant, avancer, à tes côtés ; laisser un moment encore le parfum des fleurs nous enivrer.

Je veux, grâce à ces quelques mots, enfermer les lucioles de l'amour dans un bocal.

Cela durait depuis des semaines : je n'arrivais plus à écrire. L'été venait de s'installer, la lumière filtrait à travers les rideaux que j'avais clos pour ne pas être distraite. Du matin au soir, j'attendais, affalée sur ma chaise de bureau, que me survienne l'Illumination. Il me semblait parfois entrevoir un Monde nouveau, dans son entièreté, magique, clair et logique. Mais les idées s'évaporaient toujours. Ma page demeurait âprement vierge.

Un je-ne-sais-quoi, dans l'air, se glissant à travers mes fenêtres entrouvertes, me persuada de sortir de chez moi cette après-midi-là. Il y avait une saveur, sur le bout de ma langue, un besoin naissant qui refusait de prendre totalement forme. J'errai au hasard des rues désertes. Il faisait chaud, il faisait beau. L'extérieur me fit du bien ; j'étais depuis si longtemps enfermée chez moi ! Je redécouvrais ce Monde que j'étais incapable de mettre en mots. Mes pas finirent par me guider jusqu'au grand parc. Des enfants jouaient dans l'eau fraîche des fontaines. Un glacier itinérant, dans son costume de glacier itinérant, vendait des cônes à des mômes qui atteignaient à peine le bar. Séduite par le pittoresque de cette scène estivale, je décidai moi aussi de succomber au sucré. La monnaie que le vendeur me rendit tinta sur le comptoir en plastique. Et la glace fondait déjà sur mes doigts.

Je me promenai mon dessert à la main sur les sentiers à peine dessinés de l'arrière du square. Le vent semblait me guider jusqu'à *quelque chose*. Toujours je recherchais cette saveur qui voulait naître en moi.

C'est là que je t'ai vue.

Là, sur la mousse vert foncé, sous le feuillage vert foncé d'où pleuvait une lumière d'or qui ricochait sur tes cheveux. Méditative, tu dessinais dans un petit carnet de cuir, un vieux crayon dans ta main gauche. Tu étais vêtue de vêtements amples, couleur forêt. Avec ta crinière sombre ornée de tresses, tu ressemblais à une dryade. Tu levas les yeux en m'apercevant. Très vite, fronçant les sourcils, tu posas ton index sur tes lèvres. Tu me chuchotas de venir voir ce que tu esquissais. Tu avais reproduit en détail le parc, son atmosphère, rendant avec justesse ses nuances en gris et blanc. Sur une racine au premier plan, tu avais ajouté un détail que seule toi pouvais voir : deux petits lutins, assis, main dans la main.

« Ils sont amoureux, ils ne m'ont même pas remarquée... » tu déclaras rêveusement à mi-mot.

Ta voix était celle d'un oiseau jouant dans le vent, libre. Pas plus qu'un murmure, un ruisseau clair et frais. Ces quelques mots, cette confiance offerte alors que je n'étais qu'une inconnue... Je m'assis à

tes côtés, intriguée. La mousse vert foncé, fraîche sous mon corps, et toi qui dessinais dans ton carnet. Pendant encore quelques minutes se dilatant dans l'air, tu ajoutas des détails à ton croquis. La courbe d'une branche, le dessin de son écorce ; le sourire en coin d'un petit lutin pensif. Puis, satisfaite, tu tins le dessin à bout de bras. Il se calquait parfaitement sur le décor. Tu étais très douée – moi, impressionnée. Tu tournas ton visage dans ma direction, une question sur ta bouche :

« Qu'est ce qui vous amène en cette endroit reculé ? Personne ne s'aventure par ici, d'habitude.

- Je suis écrivaine, j'expliquai. Je cherche de l'Inspiration.

- La Fée Inspiration ! C'est la plus timide. Il faut savoir lui offrir ce qu'elle aime.

- Qu'est-ce qu'elle aime ? Je cherche, je cherche – je ne trouve rien.

- Des sentiments. Des expériences nouvelles. Avez-vous essayé de changer d'air ?

- C'est ce que je fais en ce moment.

Nous nous sommes souri. Tu me demandas en premier :

- Comment vous appelez-vous ?

- Rose, je te répondis.

- Oh ! Comme c'est fortuit ! Je m'appelle Soraya. Je suis hortultrice. »

Tu me parlas des fleurs comme de tes enfants. Puis tu me racontas tout, les plantes, le ciel, les Hommes. Tu semblais tout connaître, tout aimer. Tu écoutais le Monde avec avidité, apprenant, contant ce que tu avais appris avec la fantaisie d'une enfant. Et moi, je buvais tes paroles. Je n'osai pas te contredire – même quand tu me parlas des esprits de la Nature. Si tu le disais, ce devait être vrai.

Le vent se leva, les feuilles dansaient au-dessus de nos têtes, tes cheveux dans tes yeux. Tu ne cessais pas de sourire. Le soleil finit par descendre sur l'horizon ; les ombres grandissantes des arbres. Je ne cessais pas de te regarder. Le clair-obscur de ton visage. Tes lèvres qui prononcèrent les mots que j'appréhendais :

« Il est tard ! Je devrais être partie ! »

Tu te levas, rangeas ton carnet et ton crayon dans tes grandes poches. Je décidai que je ne voulais pas en rester là. Je voulais encore t'écouter. T'écouter à tout jamais.

« Nous devrions nous revoir ! » je suggérai, et mes joues s'empourprèrent.

Une ombre passa sur ton visage. Pendant une infime seconde, dans la pénombre du crépuscule, j'entr'aperçus dans ton regard toute la douleur du Monde. Mais très vite, tu te remis à sourire.

« Un café : l'IMPASSE. Dimanche, quatorze heures. »

Tu partis sans ajouter un mot. Je m'attardai là, sur la mousse, un moment encore, jusqu'à ce que la nuit ait embrassé le ciel. Je rentrai chez moi, légère, sautant dans les flaques de la lumière des lampadaires. Cette nuit-là, j'écrivis. Mon appartement avait le parfum des fleurs.

Café au fond d'une ruelle sombre, l'IMPASSE ; une petite porte en bois, un vitrail coloré. A l'intérieur, de la lumière. Je poussai doucement le battant. Effluves de thé et de gâteau. Partout,

le soleil, se réfléchissant sur le parquet, sur les miroirs. L'IMPASSE n'en était pas une : elle s'ouvrait sur un immense jardin. De grandes baies vitrées, ouvertes ; dehors, des fleurs. En taillis, grimpant bravement sur les briques ou les barrières. Invisibles, les oiseaux chantaient leur bonheur. Jardin d'Eden dissimulé entre deux hauts bâtiments du centre-ville. Tu m'attendais, attablée, sur la terrasse. Les yeux clos, tu t'abreuvais de rayons. Sourire modeste. Tu ne me vis pas tout de suite arriver. Je t'aperçus ainsi sous un nouveau jour : tu étais terriblement pâle, tes yeux étaient cernés, tes cheveux, épars. Tu avais l'air malade. Malade et noble.

Tu te levas à l'instant où une latte grinçante trahit ma présence.

« Rose ! Voici mon jardin secret. C'est magnifique, n'est-ce pas ? J'aime venir y dessiner. »

Tu te dirigeas vers les buissons fleuris. Des bourdons y bourdonnaient, volant gaiement de bouton en bouton.

« Les fleurs ont toutes une signification. Regardez. La rose, c'est la fleur de l'amour, évidemment. Le lilas, c'est pour avoir confiance, l'hibiscus, c'est pour les belles femmes, et les cosmos, c'est l'innocence. »

Je n'avais rien à répondre. Toute ta vie, tu semblais avoir vécu dans ce jardin. Virevoltant entre les buissons, tu frôlais doucement les feuilles, caressais les tiges, parlais aux fleurs. Tu me les présentas les unes après les autres. Finalement, trouvant que tu avais assez divagué, tu t'assis à nouveau à table. Essoufflée par ta danse folle, tu me conseillas une infusion d'herbes qui sentait le soleil. Une tasse entre les doigts, je te parlai de moi. J'avais très peur de t'ennuyer, mais à l'instant où mes paroles se tarissaient, tu me posais une question. Tu devais me trouver intéressante. Au moins un peu. Je m'ouvris, te confiant ma peur de ne jamais le finir, ce fichu livre, ma sensation de ne jamais vraiment avoir mérité mon statut d'adulte. Mes mots te faisaient sourire. Il était magnifique, ton sourire.

« Vous savez, je vais bientôt partir habiter ailleurs. »

À ton tour, tu me confias ton histoire. Une nuit d'insomnie, tu t'étais promenée sur les rives du fleuve pour chasser les sirènes lorsqu'une météorite t'était tombée sur la tête. Elle avait chanté derrière tes oreilles que tu étais promise aux cieux. Fiancée des étoiles, tu attendais l'heure où elles t'appelleraient à elle. Tu étais si douce en parlant de l'espace, transie d'amour.

C'était une belle histoire. Je me doutais qu'elle cachait quelque chose, mais je n'aurais jamais cru – Tu avais l'air heureuse. Je voulus me persuader que cela seul importait, que l'IMPASSE dans laquelle nous venions de nous engouffrer allait s'ouvrir vers un bel avenir.

« Tutoyons-nous ! » tu demandas sans gêne, pour tuer le silence qui s'installait.

Et je te tutoyai. Si naturellement, comme si je t'avais connue toute ma vie. Comme si je n'avais commencé d'exister qu'en cet instant.

Nous parlâmes encore au moins deux parfaites éternités. Les clients arrivaient, repartaient. Nous étions toujours là. Les tasses vides s'amassant sur la table.

« Je t'apprécie, Rose, tu me souris, faisons un bout de chemin ensemble. »

J'avais des papillons dans le ventre, douze ans à nouveau. Je ne pus pas ajouter une parole quand tu ajoutas en posant ta main sur mon bras :

» Mais n'oublie pas, je t'en prie, n'oublie pas que je vais partir. »

L'IMPASSE, encore cette IMPASSE. Je rêvais juste de passer du temps avec toi. Je ne voulus plus regarder en avant – l'avenir, sombre, solitaire, m'effrayait. Je te regardais, toi, seulement toi.

Ainsi se conclut notre rendez-vous. Tu pris mon numéro, et après avoir payé tes verres, tu t'es évaporée.

Ton carnet de cuir à la main, tu arpentais les ruelles oubliées. Tu t'asseyais sur un banc, sous un arbre, au pied d'une fontaine. Tu croquais les quatre coins de la ville, pour en découvrir toutes les saveurs. Un passant extravagant, un dessin à la craie offert à l'asphalte par un enfant. Une fleur poussant bravement dans la fissure d'un trottoir. Tu les aimais, leur fredonnais des mots doux au crayon gris. Et moi, je te suivais, j'écrivais. Un petit carnet à spirale pour enfant qui t'avait fait sourire, un stylo tout neuf, je naviguais les rues avec toi. Je voulais relater du Monde, des passants, des jardins ; mais mes mots, toujours, revenaient vers toi.

Un jour où la chaleur menaçait de nous faire fondre :

« Il faut que nous allions nager ! »

En fin d'après-midi, tu m'as emmenée jusqu'à ta rivière. De l'autre côté d'un petit village, derrière un bosquet, le cours d'eau. Peu profond et calme, juste comme il fallait. L'eau claire qui chuchotait sur les rochers du rivage, les feuilles des saules pleureurs qui jouaient dans le courant. Quelques poissons, louvoyant parmi les plantes aquatiques. Tu posas ton dévolu sur un petit pont de pierre fraîche. Nous nous installâmes à son pied, sur une secrète plage de graviers. Je m'étais à peine assise que tu t'étais déjà déchaussée. Tu plantas tes orteils dans les flots.

« Elle est bonne ? je demandai.

- Glaciale ! C'est parfait ! »

Tu me lanças un regard malicieux. D'un geste, tu enlevas ta robe. Tenue d'Eve : deux seins, le contour d'une hanche... Tu étais maigre, si maigre ! Tes os saillants, ta pâleur – mais ton sourire, ton énergie. Chaque mouvement de tes muscles sous ta peau témoignait du trop-plein de vie qui t'habitais. Tu étais fragile, mais tu refusais de te briser, bougeant trop vite pour être rattrapée par le sort. J'aurais voulu pouvoir te dessiner pour te préserver à tout jamais.

Tu sautas dans la rivière en riant. Un poisson dans l'eau ; de dryade, tu devins naïade.

Jusqu'au crépuscule nous jouâmes dans le courant. Toi, si à l'aise, et moi, plus timide, dans mon petit maillot de bain bleu. Nos pieds disparaissaient dans la vase, l'eau nous coulait dans les yeux. Nous riions. Comme des enfants. Éclaboussures, plongeons maladroits.

L'épuisement nous rattrapa. Nous finîmes par nous allonger sur de grands linges. Les derniers rayons du soleil traversant les feuilles nous séchèrent le corps. Nous soupâmes de sandwiches et de thé froid, achetés au village. Les yeux rivés au ciel, nous attendions l'éveil des étoiles.

Une à une, les taches blanchâtres de la toile céleste sont apparues. L'outremer s'est dégradé en noir. Loin de la nocivité des lumières urbaines, le cosmos nous apparaissait tout entier. Quand la pâleur nous eut illuminée, tu te levas.

Nue, cheveux dans la douce brise, tu écartas les bras, paumes vers le ciel. Un langoureux spasme, commençant sous ton talon, remontant lentement ta jambe jusqu'à tes hanches, ta poitrine, tes épaules, le bout de tes doigts. Une vague de ton être. Tu suivais le rythme des cigales, dansant sous les étoiles. Les astres te faisaient l'amour : leur lumière laiteuse coulait sur ta peau. Tu étais en transe, souriante ; mais les yeux grands ouverts, pour mieux avaler les constellations. Si proche mais si lointaine en pensée. Éthérée.

« Regarde les étoiles ! tu me crias. Comme elle sont belles ! Comme elles m'aiment ! »

Moi aussi, je t'aime, je réalisai en silence.

J'en oubliai l'IMPASSE. Tu dansais si bien, sans faillir, sans jamais t'arrêter, invincible à la fatigue, au froid –

Tu eus un soubresaut, ralentis ta valse quelques instants, et après m'avoir lancé un regard éperdu tu t'effondras, le souffle court. Ton crâne n'évita que de justesse les graviers, terminant dans l'herbe sèche.

La bouche entrouverte, tu essayais en vain de remplir tes poumons.

Je me précipitai vers toi, te tins délicatement dans mes bras. Ta peau était glacée. Les étoiles avaient volé ta chaleur. Je t'habillai, avec patience, ton corps frêle s'abandonnant à moi, attendis patiemment que tu reprennes des forces.

Tu me souris faiblement :

« Tu es gentille, Rose. Je suis désolée que tu m'aies vue comme ça. »

Nous ne parlâmes plus jamais de cet incident.

« **O** h ! Que c'est lugubre ! »
Ce furent tes premières paroles lorsque tu entras dans mon appartement. Nous nous voyions plusieurs fois par semaine depuis presque un mois, il me semblait propice de t'inviter. Très vite, tu avais écarté tous les rideaux, ouvert grand les fenêtres, ignorant que ta présence seule suffisait à apporter de la lumière. Les jours suivants, tu t'appliquas à en transformer chaque recoin. Tu trouvais impensable que je veuille écrire loin de la Nature ; tu fis de ton mieux pour la faire entrer. Tu préférerais les fleurs en pot ; couper une fleur, c'était réduire sa vie – tu ne t'y serais résignée que pour une occasion très importante. Les plantes s'alignèrent sous mes fenêtres, leurs senteurs humides devinrent

omniprésentes. Tu accrochas des cristaux et des attrapes-rêves. Mon appartement *respirait*, ressemblait enfin à un lieu habité. Et dans ce paradis, l'inspiration me venait. Je me remis à écrire.

Nous passions presque tout notre temps ensemble. Notre relation, implicite, fleurissait. De jour en jour elle devenait plus belle. Tu habitais pratiquement dans mon appartement maintenant ; je n'avais jamais été invitée chez toi. Peu m'importait – tu n'aimais pas en parler, je ne le mentionnais pas.

Tu m'emmenais dans tes lieux secrets. Une librairie oubliée, sombre et intime ; un recoin de jardin laissé à l'abandon ou régnait le lierre. Tu me présentais aux fées qui y vivaient. Elles aimaient être dessinées, tu m'expliquais. Je restais des heures collée à toi pendant que tu croquais ces êtres que je ne pouvais pas voir, m'enivrant de l'odeur de ta peau.

En rentrant un soir, tu me pris la main. Une décharge remonta de ma paume à mon cœur, si chaude, si parfaite. Je n'osais plus te lâcher, de peur que tu t'éloignes. Nous n'étions qu'une, voyageant le Monde entre les passants stupéfaits de notre unité.

Je te demandai :

- Ça ne te dérange pas, que je sois aussi une femme ?
- Est-ce que ça devrait ? tu souris doucement.

Regard complice. Non, cela n'aurait pas dû. Seul notre Amour importait.

Tout en haut du grand pont qui surplombait le fleuve, nimbées par la sereine berceuse des rossignols, tu m'embrassas. Ton corps était brûlant, tes doigts se perdaient avec ferveur dans mes cheveux. Tes lèvres sucrées avaient un arrière-goût amer.

Je n'oublierai jamais la nuit où tu me croquas pour la première fois. Je te guidai jusqu'à mes draps, sur le grand lit de la petite chambre. Tu m'étudias tout entière. Nous dessinâmes ensemble notre œuvre ; toi d'abord, assurée, puis moi, guidée par tes mains, retraçant d'abord timidement, puis avec plus assurance, les lignes que tu avais peintes. Nos cœurs battirent à l'unisson.

Au milieu d'un champ ras poussaient deux fleurs – elles sortaient de la terre battue, leurs tiges, poussées par le vent, se rapprochaient lentement. Elles s'embrassèrent, leurs tiges s'emmêlèrent, grandissaient toujours plus haut vers les cieux. Leur éclosion : pure extase partagée. Ivresse suprême.

Les fleurs, la pénombre – un tableau de Courbet aux couleurs du bonheur.

Je voulais que notre euphorie s'envole par la fenêtre et rende jaloux les astres.

Notre vie était ces moments tendres, scènes de la vie de tous les jours. Le mensonge collé à nos semelles, qui nous suivait : L'Amour, le vrai, allait te faire vivre pour toujours et tuer les étoiles.

Un matin gris, pleine de sommeil encore, je ne te trouvai pas à mes côtés. Le lit était froid, tes vêtements n'étaient plus sur la chaise. La panique me pris. Pourquoi ne m'avais-tu pas réveillée ? Étais-tu partie pour toujours ? Je me levai d'un bon, mon cœur battait dans mes oreilles.

« Soraya ! » Je t'appelai. Le silence. Je me précipitai à la cuisine, au bord des larmes. Sur la table, un papier jaune.

« *Désolée d'être partie sans rien dire, tu dormais si bien. Je serai là ce soir, j'ai à faire aujourd'hui.* »

Le papier serré dans mon poing, je t'attendis. Des heures durant, le front collé au carreau froid, je t'attendis. Les secondes : la pluie qui tombait impertinément sur les passants. N'en pouvant plus, je m'autorisai à fouiller dans tes affaires. C'était mal, tu m'avais offert ta confiance, mais les secrets m'asphyxiaient. Tout au fond de ton sac, une liste, froissée d'avoir été manipulée tant de fois. Un défilé de mots compliqués, presque illisibles, les uns sous les autres – porteurs de mort. L'IMPASSE se referma tout autour de moi. Partir dans les étoiles... Cela n'était pas un si déplaisant mensonge. J'espérais que tu fleurirais au moins jusqu'à l'automne.

Je me ressaisis. Tu comptais sur moi, sur ma présence. Je pouvais te soutenir jusqu'au bout, m'enrichir de ta présence. Je ne t'abandonnerais pas, Soraya.

Le soir, j'attendais que tu t'assoupisses et t'observais dormir. Assise dans le noir, j'arrachais à l'ombre les contours de ton corps. Ton souffle régulier. Tu étais si paisible. Sereine. Je te murmurais doucement une myriade de *je t'aime*. Je craignais que si tu m'entendais, tu ne mentionnes à nouveau l'IMPASSE. Nous ne devons pas y songer. Rester dans le présent. Penser aux chauds jours d'été, et jamais à l'automne qui faisait mourir les fleurs.

Je prétendais ne pas voir les cheveux que tu perdais. Je ne faisais aucune remarque sur ta maigreur, sur les vêtements dans lesquels tu flottais toujours plus. Quand tu étais essoufflée après avoir monté une volée d'escaliers, je me contentais de te prendre par la main, interdite. Je me disais que tant que ces mots douloureux n'étaient pas prononcés, tout allait bien. Tu partais des jours durant, en semant toujours tes pense-bêtes. Tu dessinais quelques fleurs, m'écrivais « *à demain !* ». Tu réapparaisais avec une boîte de chocolats et un sourire fatigué sur les lèvres.

Les nuits sans toi, la mer de l'angoisse clapotait aux pieds de mon lit. Elle gémissait des mots terribles ; que tu allais m'abandonner, que j'allais être seule. Pour toujours. L'eau montait par vague, de plus en plus haut, submergeant mon corps de l'eau tiède et salée de mes larmes. Un poids immense sur ma poitrine – la peur. Les yeux ouverts sous la surface, les étoiles au loin, se moquant de mon impuissance. Je leur criais que tu étais mienne, elles scintillaient de rire. Les bulles portaient mes cris vers le haut, et l'eau m'emplissait les poumons. Je mourrais, noyée, avalée par la nuit blafarde.

A l'instant où, le lendemain, tu me souriais, je n'y pensais plus. Ton étreinte, le baume de mon cœur. Tes baisers, des papillons. Je t'aimais tellement.

Nous revisitions les musées de la ville. J'avais oublié à quel point j'appréciais la peinture. Nous contemplions en symbiose les tableaux anciens, serrées l'une contre l'autre. Nous retournions souvent à l'IMPASSE, pour y découvrir de nouvelles infusions, pour s'informer de la santé des plantes. La routine s'installait, paisible et moribonde.

Tu aimais les grands espaces, les champs et les forêts. Je t'aurais suivie n'importe où. Nous décidâmes de partir quelques jours à la campagne, pour changer d'air, pour tenter de fuir cette tragédie urbaine. J'étais dépaysée, si loin de ce béton rassurant et du bruit constant étouffant la solitude. Ta main dans la mienne effaçait tous mes doutes. Nous visitâmes quelques vieux châteaux, un ou deux villages.

Nous errâmes la nuit tombée dans une forêt de contes. Les sentiers se perdaient parmi les hauts troncs, et les feuillages dissimulaient le ciel. Ta lampe de poche comme guide, tu m'entraînais toujours plus profondément dans ce labyrinthe sylvestre. Tu m'avais demandé un peu plus tôt si j'aimais les insectes. Pas vraiment, à vrai dire. Ils étaient laids, voletaient partout, sans grâce. Tu me juras que tu allais me montrer à quel point ils étaient divins.

Au plus profond du bois, loin de toute lumière, tu éteignis ta lampe.

Une à une, tandis que nos yeux s'accoutumaient à l'obscurité, apparurent les lumières des lucioles. Elles se cachaient partout, sous les feuilles, sur les troncs. Volaient nonchalamment tout autour de nous. Indolent ballet luminescent.

« Je t'avais dit que c'était beau, murmuras-tu à mon oreille.

Rien de plus que des étoiles terrestres, pensai-je.

- Magnifique, » dis-je.

Je rêvai cette nuit-là que des insectes venaient par milliers mourir à nos pieds.

Il plut tout le reste de notre voyage.

A l'appartement, les plantes avaient commencé à flétrir. Le voisin n'était pas venu les arroser. Leurs feuilles sèches répandues sur le parquet. Les fleurs avaient tristement baissé la tête. Tu te ruas auprès d'elles, en larmes. Je posai mes mains sur tes épaules, tentai d'éponger ton angoisse. Tu demeuras inconsolable. Obstinement, tu commenças à les soigner. Rage du désespoir dans tes gestes. Tu enlevas les cadavres, plantas tes doigts dans la terre exsangue. Les multiples aller-retours pour remplir l'arrosoir commencèrent à te fatiguer. Tu refusais de t'arrêter. Déambulais de pot en pot. Chancelante. De plus en plus faible. Je mis finalement fin à ton labeur, te couchai sur le divan. Tu voulus te relever, poursuivre ta tâche. Tu ne parvenais même plus à te redresser. J'étendis un édredon sur ton corps tremblant, plaçai sous ta tête un coussin. Mes doigts fébriles sur ton front fiévreux.

« J'ai froid, j'ai froid, j'ai tellement froid... »

Je te couvris de mon étreinte. J'aurais voulu te garder dans mes bras pour toujours. Ton souffle contre mon épaule. Dans tes yeux pleins de larmes, levés avec désespoir vers mon visage, une mer d'étoile. Je glissai mes doigts dans tes cheveux épars et mêlai mes sanglots aux tiens.

Tu t'assoupis sur ma poitrine, sur le canapé où je t'avais bercée de mes histoires. Je ne voulais pas bouger, de peur de briser tes doux rêves. Il était tard. Je laissais mes pensées divaguer vers un Monde éternel...

« Quand je ne serai plus là... tu chuchotas faiblement. Couronne-toi de fleurs. Tu le mérites.

Tu me jetas un regard endormi.

- Quelles fleurs ? Tu m'as dit qu'elles voulaient toutes dire quelque chose.

- Pourquoi pas des roses ? Des roses sur une Rose, pour ton amour. Oui, c'est une bonne idée.

Couronne-toi de roses. Des pétales dans tes cheveux, pour la reine que tu es, de beaux pétales rouges... »

Et des épines sur mon front, qui blessent la peau, clair-obscur de souffrance, je ne puis m'empêcher de penser en sombrant à mon tour.

Tu ne sortais presque plus jamais, sauf lors de tes disparitions hasardeuses. Tu dormais presque tout le temps ; je veillais sur ton repos. Si tu étais éveillée, tu prenais soin des fleurs. L'automne approchait, elles fanaient une à une. Je faisais de mon mieux pour te faire sourire, pour que tu effaces les nuages sur ton front. Je te racontais milles histoires heureuses, je posais pour tes dessins devant nos plantes. Être dans le présent, ne jamais imaginer l'avenir.

La nuit, je m'inventais un avenir où les fleurs ne fanaient jamais.

L'été finit par passer. Mille couchers de soleil ; symphonies de lumière. Toi, avec moi. Ne disparaissant plus jamais, reprenant doucement vie. Vieillir ensemble : la routine d'une vie jamais anodine. Nous avons une grande maison débordante de livres, un immense jardin fleuri à l'excès. Toute l'année, une senteur de fleurs. J'écris des livres, ils me semblent convenables. Tu illustres mes aventures. C'est comme composer à quatre mains. Nous allons si bien ensemble. Cela dure des années, peut-être des siècles. Nous n'épuisons jamais nos paroles heureuses. C'est une belle vie, une chanson d'amour à la deuxième personne.

Un rêve. Je crus y entendre ces mots amers :

« Il est temps. »

Tu déposas un baiser tendre sur son front, un baiser à la couleur du parfum des fleurs.

L'abysse m'avalait. Il me sembla m'enfoncer dans un océan de sanglots cotonneux. Cauchemars profonds, infinie solitude. Et la beauté des étoiles froides, qui avaient volé mon amour.

C'était la fin de l'été, l'heure où meurent les fleurs. Nous avons atteint l'IMPASSE. Je m'éveillai avec le souvenir de ton odeur, des larmes encore plein les yeux. Soraya était partie. Tu étais partie. Ma paume s'égara sur l'oreiller.

Un carnet de cuir.

Un myosotis glissé entre les deux premières pages.